



JEAN-FRANÇOIS MESSIAN

# PRÉLUDE



JEAN-FRANÇOIS MESSIAN

# PRÉLUDE

Chroniques, 2020-2021



20 mars 2020

Il fallait bien faire quelque chose. Trois jours déjà sans sortir de chez *elle*. J'écris *elle*, pourtant ici je suis chez moi. Cela reste mon appartement bien que je n'y vive plus. J'ai mille choses à faire, littéralement. Face à moi, un temps infini. Et cela n'aide pas. Depuis soixante-douze heures je procrastine. Je lis en continu les fils d'infos de *20 minutes*. Je repousse ce qui est urgent. Depuis trois jours, je suis hors du temps. Il ne me reste que l'écriture pour tenter d'inverser la tendance. Un premier article sur le blog que j'ai abandonné il y a deux ans. Quelques lignes, quelques centaines de mots pour sortir du cercle vicieux des journées imbéciles.

Trois jours déjà. Trois jours à ne rien faire. À réfléchir. À penser la situation, à ce qu'elle a d'inédit. J'ai décidé de ne voir personne pendant deux semaines. Deux semaines c'est le temps maximum de la période d'incubation. Peut-être suis-je déjà infecté ? Peut-être, dans quelques jours, je me retrouverai sous assistance respiratoire dans un hôpital déshumanisé ? Pour le moment il ne me reste que ça : écrire. Écrire pour avancer même si cela ne sert à rien. Écrire pour avoir l'impression de faire et de maîtriser un peu les éléments comme on prend un ris, quand le vent forçit en mer, pour perdre la désagréable impression de subir les éléments. Mon rapport au temps change à mesure que passent les heures. Chaque journée est la

même, se répète. J'écoute agacé le bruit de la porte de l'immeuble chaque fois qu'un des occupants prend des largesses avec les consignes. Je tiendrai le coup. Quatorze jours au moins. Avoir la certitude d'être sain. Ou pas, puisque a priori on ne sera pas testés.

Les fenêtres grandes ouvertes pour aérer l'appartement laissent entendre le chant des oiseaux et les cris cruels des mouettes. Hier, j'ai imaginé mon appareillage vers le large si j'avais acheté le voilier dont je rêve, oubliant que ça aurait été un long bord vers la mort si je suis déjà infecté. J'ai lu que les gens dans la rue se regardent étrangement. Qui est un zombie ? Qui ne l'est pas ? Nous sommes dans *Walking Dead* pour de bon. Les lettres s'égrènent sur l'écran. Le compteur de mots vient de dépasser le chiffre des décès en France. Bientôt ce sera celui de l'Italie. Comment en suis-arrivé à établir un parallèle entre l'avancée de l'écriture et le nombre de personnes mortes du Covid 19 ? A cause de ces putains de courbes que j'ai commencées à suivre il y a deux semaines traçant les morts français et italiens ? J'ai longtemps cru que nous allions nous en sortir différemment. Notre système de santé ferait face. En France, tout semblait différent. Les Français comprendraient la nécessité de la distanciation sociale évitant ainsi le confinement forcé. Quelle rage, quelle colère samedi soir, veille de confinement, en voyant les terrasses remplies, les cafés embouteillés de consommateurs en mal de mort ! Peut-être la bêtise est-elle supportable en temps de paix. Mais en temps de guerre !

Ici, je suis seul. Seul dans l'appartement, le printemps à la fenêtre et de quoi manger pour quelques jours. En cas de besoin, Monoprix n'est pas loin. Je pensais avoir recours aux drives mais ceux-ci croulent sous les demandes. Tout le monde a la frousse. Ce matin les préfets ont appelé à venir travailler. On parle d'une prime de 1000 euros à verser aux salariés qui braveront l'épidémie pour aller au boulot. 1000 euros. Le salaire de la peur.

Dans la rue les bus continuent de rouler à vide. Un sur deux depuis hier. C'est encore trop, inutile. La montée se fait par le milieu ou l'arrière. Un cordon sanitaire sépare le chauffeur des passagers fantômes. Je les vois remonter la rue. Surtout donner l'impression que rien n'a changé. Mais la mort rôde. On devine le regard anxieux du chauffeur quand il y a du monde à l'arrêt. Sont-ce des *rôdeurs* ? Je tiens peut-être enfin une bonne raison de regarder la série. A ce propos, Netflix vient d'annoncer que les débits allaient être atténués pour ne pas saturer les réseaux. Tout le monde s'ennuie. Tout le monde a la trouille et cherche à l'oublier. Je vois sans cesse des photographies sur les réseaux sociaux qui disent toutes la même chose : « Tout va bien. Prenons du temps pour soi. Un verre de vin ? ». Je ne suis pas dupe.

Des mots de Vercors raisonnent curieusement à ma mémoire.

*Quand, dans les jours heureux, allongé au soleil sur le sable chaud, ou bien devant un chapon qu'arrosait un solide bourgogne, ou encore dans l'animation d'une de ces palabres stimulantes et libres autour d'un "noir" fleurant le bon café, il vous arrivait de penser que ces simples joies n'étaient pas choses si naturelles. Et que vous vous obligiez à penser à des populations aux Indes ou ailleurs, mourant du choléra.*

Le choléra nous y sommes. Ici, chez nous, à nos portes. Sournois car il attaque à couvert. Ce sont nos propres enfants qui nous tuent.

21 mars 2020

Aujourd'hui c'est samedi. Un jour comme un autre en période de pandémie. D'habitude, le samedi, je me lève pour aller travailler. Aucun RER ou métro à prendre, aucune attente au volant d'une voiture, aucune course à vélo coincé entre trottoir et bitume : j'y vais à pied. Je ne mesure pas la chance que j'ai de pouvoir m'épargner la grisaille polluée des transports en commun bondés, le périphérique embouteillé, la peur d'être heurté par un chauffard. Je ne remarque pas le sourire bienveillant de la marchande de légumes, les étals où des commerçants proposent de goûter du fromage venu d'Auvergne, des galettes turques ou de la charcuterie corse. La vieillesse des foules m'insupporte, je trace ma route. Le samedi à Vannes c'est jour de marché.

Bientôt midi. L'horloge de l'hôtel de ville va sonner. Il ne se passe rien. Un coup d'œil quand même sur les informations. Cent vingt-trois nouveaux décès en Iran, un premier en Lituanie. En France le pays fait front pour endiguer le manque de masques. Merci Peugeot, merci Renault. On apprend que le maire de Nice, Christian Estrosi, est traité avec de la chloroquine. Doit-on y voir un geste politique ou polémique ? Certains peuvent choisir leur traitement, d'autres pas.

L'activité du moment, dans les milieux littéraires, est de dézinguer la romancière Leïla Slimani et sa rubrique quotidienne dans *Le Monde* où elle raconte son confinement depuis sa maison secondaire. Chacun y va de sa critique acerbe. Sont dénoncés, pêle-mêle, son exhibitionnisme boboisant à l'heure où beaucoup subissent le confinement entassés dans leur 20 m<sup>2</sup>, la candeur naïve d'un conte de fée niant la réalité des patients en train de lutter contre la mort, voire même son manque de légitimité pour tenir ce journal compte tenu de la médiocrité de ses écrits. Les réseaux sociaux finissent de l'achever : *un peu de décence Madame*. Elle est allée rejoindre Lou Doillon et Marie Darieussecq au panthéon de l'indécence. La période est propice aux boucs émissaires.

A Montpellier, les papas ne sont plus acceptés à la maternité du CHU. Pire qu'en décembre 2009 pendant l'épidémie de grippe H1N1. Les visites étaient interdites sauf pour les futurs pères. Pour une fois j'ai agi d'une manière diamétralement opposées à mes idées : j'ai assisté à l'accouchement. C'est un moment que je garde pour moi. Par pudeur. On touche à l'intime, à ce qui me définit. Paradoxalement je n'ai pas changé d'opinion sur la place du père ce jour là et la dégradation potentielle qu'elle peut entraîner dans sa relation charnelle avec sa compagne mais je ne regrette rien : mon rôle était d'y être.



J'imaginai bien que ce confinement serait introspectif. Ma seule expérience d'une vie limitée à un espace restreint remonte à mes navigations adolescentes. Tout était différent pourtant : nous étions au moins deux, chaque escale apportait son cortège de nouveautés. Et puis surtout nous étions libres. Libres de choisir chaque jour sur la carte le point vers lequel nous allions faire pointer l'étrave. Libres d'affronter la tempête si nous nous en croyions capables. Libres de nous disputer parfois pour mieux nous rapprocher. Et il y avait la mer, espace infini, alors que le quotidien nouveau est borné par les murs de l'immeuble d'en face. Reste le soleil et le ciel bleu qui depuis quelques jours chantent un air de liberté.

Hier j'ai pris connaissance de conseils de sous marinières détaillant les trucs et astuces pour survivre en plongée. Lecture qui me rappelle un livre de Robert Merle, *le jour ne se lève pas pour nous*, lu par hasard. Tout le monde a en tête cette image du sous-marin baigné d'une lumière rouge parce que là-haut c'est la nuit. Et bien, il faut structurer sa journée et conserver les mêmes habitudes de vie. On voit fleurir sur Instagram les suggestions d'influenceuses qui partagent *leur routine de confinement*. 8h00 : se lever, 8h15 yoga, 8h30 tisane détox... Mon approche est plus rock'n roll : à chaque jour suffit sa peine.

Et si la situation devait durer ? Rester confiné non pas quinze jours mais trente, soixante, voir plus. Dans le petit jardin adossé à l'immeuble mitoyen, mon voisin semble s'être fait à l'idée. Il met en place méthodiquement un petit espace potager qui lui permettra de tenir quelques semaines, si nécessaire, avec des légumes frais. Je l'observe depuis la fenêtre. Il jardine avec méthode du matin au soir. Seul le coucher du soleil le pousse à regagner sa tanière. Nul bruit ensuite. Fait-il de la distanciation sociale un mode de vie ?

D'après *20 Minutes*, les dealers proposent désormais de livrer la résine de cannabis grâce à des drones ! Je n'ai pas bien saisi comment se passe la transaction mais la barrette est livrée par la fenêtre. Les voyous et la police utilisent les mêmes technologies. Dans le même temps, le préfet de Paris a doté ses troupes de moyens aériens identiques pour surveiller la Capitale et faire appliquer les consignes de confinement aux plus récalcitrants. Stratégie sans doute payante qui permettra de compenser la baisse des effectifs de police décimés par le Covid-19. Verra-t-on bientôt, dans certains quartiers, des combats aérien entre avions sans pilote ?

La journée s'achève. Je ne suis pas sorti depuis cinq jours. J'ai enfin réussi à accéder au drive mais il faudra attendre mardi soir. Merci aux livreurs qui se donneront la peine d'aller le chercher pour moi qui ne conduis pas. En réalité, je ne suis pas si seul. Peut-être les

ventes par correspondance de puzzles vont-elles exploser ? Il faut bien s'occuper ! C'était le passe-temps préféré de mon grand-père. Nous sommes tous partis à la recherche de nous-mêmes et aussi , un peu, du temps perdu !

23 mars 2020

Saut rapide chez Monoprix. J'ai longuement hésité à sortir. Quel intérêt de suivre une distanciation sociale stricte en s'obligeant à ne se frotter à personne si c'est pour tout mettre en péril en allant faire des courses ? Lundi j'avais anticipé les mesures du décret du 16 mars en achetant de quoi tenir quelques jours sans réaliser que je saborderais mon moral à manger des pâtes au ketchup midi et soir.

Muni de *l'ATTESTATION DE DÉPLACEMENT DÉROGATOIRE* remplie en bonne et due forme, puisqu'il me faut d'urgence *effectuer des achats de première nécessité*, je sors de l'appartement sans oublier ma pièce d'identité. Au vu des nombreuses allées et venues de certains autres occupants de l'immeuble et des risques de contamination que cela suggère dans les parties communes de la copropriété, je me bats avec la porte qui donne sur la rue pour réussir à l'ouvrir en toute sécurité sanitaire prenant soin de la laisser ouverte afin de ne pas avoir à recommencer le même manège à mon retour. La rue ne ressemble en rien au désert annoncé. Je préfère emprunter la chaussée plutôt que de croiser certains quidams apparemment peu enclins à adopter une distance de sécurité d'au moins un mètre.

Devant l'entrée du magasin quelques SDF harangent leurs chiens et une foule invisible. Ne pas traîner. J'ai lu qu'un propriétaire de chevaux interdisait que l'on caresse ses animaux. Le temps de survie du virus sur un canidé n'est pas encore connu. L'ouverture automatique m'évite de devoir chercher une nouvelle astuce pour déjouer le piège des poignées de porte. Je ne remarque pas tout de suite les parloirs en plexiglas installés à la va-vite à certaines caisses pour protéger clients et employées. Il n'y a pas foule pour un dimanche midi mais trop de monde à mon goût. Je suis obligé de slalomer entre les têtes de gondoles n'hésitant pas à faire des détours pour assurer un minimum de distanciation vitale. Ici il faut désormais tout faire tout seul. Quel est le danger à utiliser la balance ? L'écran est-il décontaminé entre chaque client ? N'est-il pas suspicieux d'ailleurs que le groupe Casino ait choisi d'automatiser ses points de vente avant la montée en charge de l'épidémie. Nul doute que les *complotistes* se posent déjà la question.

Je réussis finalement à atteindre les armoires réfrigérées qui abritent lardons et saucisses de Toulouse que je convoite depuis qu'une idée de recette a jailli de mon ventre saturé de spaghetti premier prix. Hélas une satanée poignée vient à nouveau s'interposer. Quelle idée d'avoir installé des vitres partout pour limiter la consommation énergétique. Le climat y gagne mais les virus aussi. La manche de

mon pull me protégera. Il sera bon pour un aller simple dans le lave-linge sans passer par la case départ. Il ne touchera pas 20 000 francs.

Obnubilé par la surveillance de ma zone de confort, je suis incapable de choisir : dates de fabrication, DLC, poids net, origine, pourcentage de matières grasses s'agitent dans mon esprit qui tourne à vide. Le stress monte. Ce n'est pas la panique mais pas loin. Souffler, respirer, je vais y arriver. Se concentrer sur la recette alors que la liste de course attend, oubliée, sur la table de la salle à manger. Coup d'œil autour pour m'assurer que personne ne me suit. Avantage : je connais le terrain. Pas de temps perdu à errer dans des allées infinies à la recherche d'un produit dont l'emplacement a été subtilement déterminé par des marketeux sortis de HEC ou l'ESSEC. Ils ont beau dicter leurs règles, ici je suis à armes égales.

Lardons, saucisses, cidre doux. Il ne manque rien. Ah si ! Du jus d'orange. Inutile pour ma recette mais indispensable pour booster les défenses immunitaires. Machine arrière. Demi tour et en avant vers l'armoire qui abrite les jus de fruits frais. Et là le drame. Stupeur et tremblement : au bout d'une allée j'ai failli percuter un grand type en quête, comme moi, de courses rapides. La collision évitée de justesse, nous nous sommes regardés brièvement oscillants entre rire, peur et colère. Le risque zéro n'existe pas.

Passage aux caisses automatiques enfin. Chacune d'elles protégée par une grande plaque en carton plume installée à la va-vite . On se croirait dans un isoloir : on n'achète pas, on vote ! J'ai béni la curiosité qui m'avait poussé à me passer des caissières lors de mes précédentes visites. Je maîtrise l'outil. Je me suis permis le luxe d'ôter les 51 centimes restés crédités sur ma carte de fidélité. Carte bancaire. Paiement sans contact. Fin du game.

De retour à l'appartement j'ai d'abord procédé à un long lavage de mes mains avant de ranger ce que j'avais acheté. Puis lavage à nouveau.

Ce dimanche à midi c'était saucisse lentilles à la Bretonne.

25 mars 2020

Dois-je poursuivre ce journal ? La question se pose au vu des réactions franchement hostiles à l'encontre de Marie Darrieussecq et Leïla Slimani. Je n'ai pas envie de revenir sur ce qu'elles écrivent ni sur ce qu'on leur reproche d'avoir écrit, je l'ai déjà évoqué. Je m'interroge seulement sur la *convenance* de rédiger au jour le jour un journal dans les conditions particulières que nous traversons.

Je n'aime pas les réactions à chaud. Je ne supporte pas le climat délétère qui s'est répandu en quelques jours. C'est un tout autre virus, mélange de peurs et de ressentis divers, qui commence à saper notre structure sociétale. J'assiste stupéfait à des comportements que j'aurais espéré voir abandonnés aux manuels d'histoire : délation et tribunaux populaires.

Enfermé depuis dix jours, seul dans cet appartement, je consulte un peu moins les nouvelles, je prends des distances avec Facebook et les réseaux sociaux. La solitude devient palpable. La distanciation sociale s'amplifie. Ce matin maman m'a appelé, gentiment, pour me conseiller de me laver les mains. Elle a ajouté également que je devrais m'occuper de leur bouvier bernois s'il arrivait quelque chose. Testament éclair : « Occupe toi du chien ! » J'ai répondu « oui, oui » comme un bon fils, un gentil écolier. Se rend-elle compte de



ce qu'elle vient de me dire ? Bien entendu, j'y pense, à cette mort là. Mes parents ne sont pas du bon côté de la courbe, les statistiques de mortalité ne leurs sont pas favorables. Ils ne sont pas en France mais au Portugal. Que se passerait-il s'ils se retrouvaient sur un lit d'hôpital dans un pays que nous regardons encore comme le tiers monde quand il ne s'agit plus de golfer, surfer ou engloutir de la bacalhau a bras ? Le voisin du dessous tousse chroniquement. Une petite toux. Rien de sévère. Lui non plus ne serait pas épargné par cette saloperie qui tue nos aînés. Sa femme est morte il y a trois ans, mais lui est en bonne forme. Je songe que ce ne serait pas le moment : je suis syndic bénévole de la copropriété, un décès apporterait son lot supplémentaire d'emmerdements à régler ! Cynisme et humour noir. Ne me jugez pas. Moi non plus je ne suis pas épargné par les probabilités.

Depuis dix jours j'ai un temps infini à dépenser. Enfin j'allais pouvoir rattraper mon retard, réaliser ce que je ne fais pas habituellement ! Mon roman verrait son nombre de mots augmenter exponentiellement, comme les morts du covid-19 ! Le bilan est nettement moins glorieux. Les premiers jours surtout ont été les plus calamiteux. J'ai passé mes journées à m'informer sans me soucier ni de l'heure ni de mon apparence vestimentaire. Tout seul, à quoi bon ? Je noircis évidemment le trait. Une chose est certaine : l'introspection promise est au rendez-vous. Dans quel ouvrage

Michel Foucault mentionne-t-il Sénèque et rappelle que l'idée de notre mort devrait influencer sur notre manière de vivre ?

Depuis dix jours l'ombre de l'Ankou rôde. Verra-t-on demain un mur des victimes pour ne pas oublier ? On en compte 18 963 au moments où j'écris ces lignes. Je crains que le nombre final ne soit beaucoup plus important. Sur la carte fournie par le CSSE les points rouges se propagent et voient leur diamètre augmenter inexorablement. Je surveille l'Afrique. Quelques tâches éparses comme un début de rougeole, rien de grave encore. Son atout ? Sa jeunesse face à une maladie qui touche surtout les personnes âgées. Tout de même. Se figurer Kinshasa et ses 13 millions d'habitants. Ou Lagos ? Ou Le Caire ? Chacun tente de se projeter dans l'avenir, de le modéliser. Il en va du futur comme de la climatologie : les prévisions ne sont plus fiables. Je remarque cependant que le Printemps ne s'est pas fait attendre cette année comme si le Coronavirus, tendance Printemps Été 2020, avait remis les pendules à l'heure. Hypothèse Gaïa.

Depuis dix jours rien ne calme mon esprit. J'ai longtemps cherché le mot qui convenait le mieux pour décrire l'état dans lequel je me trouve. Je ne crois pas avoir peur. Je ne me sens pas angoissé non plus. Je suis sidéré. Au sens propre. *Sidération : crise soudaine des*

*forces vitales caractérisée par un arrêt respiratoire et un état de mort apparente.*

Dehors les oiseaux chantent. Ode à la vie. Quelques bruits humains encore : un bus qui remonte l'avenue, un volet qui claque, la télévision du voisin. Qui sera le dernier survivant ? Avant hier au soir, je rentrais de mon bureau en empruntant les rues désertes du vieux Vannes, jetant un œil effaré aux vitrines allumées, aux restaurants vides. Un cataclysme avait vidé le centre de ses habitants. Le Joueur de flûte de Hamelin serait-il passé par là, emmurant avec lui toute la population ? Ne restera-t-il que les rats trop contents de régner sur nos villes ? *Nachts schlafen die Ratten doch* écrivait Wolfgang Borchert, *nachts kannst du ruhig nach Hause gehen. Nachts schlafen sie immer. Wenn es dunkel wird, schon.*

J'étais trop jeune à dix-sept ans pour comprendre pleinement le sens de cette parabole écrite en 1947 mettant en scène un petit garçon et un vieux monsieur durant la guerre quelque part en Allemagne. La ville est détruite, l'adulte croise l'enfant qui veille sur un tas de décombres et l'interroge sur ce qu'il fait là. Le petit lui répond qu'il surveille les rats qui sortent la nuit et qui pourraient dévorer son frère enseveli sous les gravats. Le vieux monsieur lui répond qu'il peut rentrer tranquillement chez lui, la nuit les rats dorment, toujours, dès que l'obscurité s'annonce.

Moi aussi je voudrais croire que les rats dorment la nuit.

26 mars 2020

Début du dixième jour de confinement. Mon esprit s'attarde sur l'année de la date que je viens de noter: deux mille vingt. Elle sonne comme un nombre fatidique, un roman de science fiction. Arthur C. Clarke n'est pas loin<sup>1</sup>.

Coup d'œil rapide sur les infos et mon Facebook. Un gendarme est décédé des suites de l'épidémie. Cette information aurait fait, en temps normal, l'objet d'une petite publication en page locale sans qu'elle n'attire mon attention. La gendarmerie connaîtra d'autres décès mais lui a été le premier. Le Figaro m'apprend qu'il était confiné chez lui depuis quatre jours quand son état s'est brusquement aggravé sans qu'on ait le temps de l'hospitaliser : il est mort à son domicile. Le journal n'en dit pas davantage. Piqûre de rappel sur la dangerosité du virus. Cet homme avait 51 ans, mon âge.

Peut-être n'est-ce pas une si bonne idée de démarrer la journée en s'informant ? Dans *la semaine de 4 heures*, Timothy Ferriss détaille comment gagner du temps pour soi, notamment en zappant quasi totalement l'accès aux médias qui diffusent une actualité sur laquelle on n'a pas prise. Se contenter des grands titres. Pourquoi cette

---

<sup>1</sup> 2010 : Odyssée deux, Arthur C. Clarke, 1983

boulimie d'informations ? Ce ping-pong permanent avec alertes sur nos smartphones ? Nous sommes saturés d'actualités de toutes sortes. Parmi celles-ci, François Ars, élu local, rappelle ce matin l'épidémie de variole qui frappa Vannes en décembre 1954 faisant seize décès. Il fallut trois mois pour l'éteindre grâce à une campagne de vaccination massive et au confinement total de l'hôpital Chubert. Que ce passera-t-il quand les cas de Covid-19 auront globalement disparus mais que certains foyers resteront actifs. Faudra-t-il confiner des zones entières avec des mesures strictes de contrôle ? Ghettos sanitaires ?

Ce matin le soleil nous nargue. Une grue de chantier se détache du ciel bleu pour pointer vers l'Ouest. Immense compas qui m'indique peut-être le chemin à suivre ?

« Toujours plus loin, murmure-t-elle. Ne t'arrête pas. L'herbe n'est jamais plus verte ailleurs, mais les possibilités sont infinies. Que fais-tu ici ? Qu'as-tu fait de tes rêves ? Tu as lu l'histoire du Gendarme emporté par la mort ? Hier tu citais Sénèque mais rien n'a changé. »

Va-t-elle se taire ! Se concentrer sur l'azur et oublier l'appel du large. Pour combien de temps encore ? Il y a toujours de bonnes excuses pour stagner dans le consensus. Ma situation n'est pas si inconfortable qu'elle m'oblige à bouger. Il faudrait un vrai drame,

une rupture nette de la chaîne du temps et des événements, un SARS-CoV-2.

Certaines choses ont changé pourtant. En octobre 2019 j'ai décidé de reprendre l'écriture d'un roman dont la trame date d'il y a plus de 20 ans. J'ai fouillé dans les disques durs de mes vieux ordinateurs pour retrouver le texte initial. En vain, il fallait repartir de zéro. Dire que je me moque parfois en apprenant que certains perdent des années de travail en oubliant un MacBook dans un train sans sauvegarde. On fait toujours une backup. C'est au moment de s'en servir qu'on se rend compte qu'on a négligé les détails. Un peu comme un stock de masques en cas d'épidémie !

Ce bouquin j'y tiens. C'est un nouvel horizon. *O mon âme, n'aspire pas à la vie immortelle, mais épuise le champ du possible* !<sup>2</sup> Il fallait juste trouver du temps pour écrire. Du moins c'est ce que je croyais. Depuis longtemps, je m'enferme dans cette facilité.

« — Pas assez de temps, pas assez d'argent.

— Vraiment, me répond la grue qui lit ce que j'écris par dessus mon épaule. Quand décideras-tu d'arrêter de te mentir ? Tu n'as pas suffisamment vécu déjà pour savoir que ta seule prison c'est toi même ? Tu as peur voilà tout ! »

---

<sup>2</sup> Pindare, Ille Pythique

Je relis interloqué mes dernières lignes. On dirait du Paulo Coelho ou du Laurent Gounelle. Je ne déteste pas ce dernier. Je le croise quotidiennement : sa plus jeune fille est dans la classe de mon fils. Sans ce hasard fortuit, je n'aurais probablement jamais entendu parler de lui. J'ai jaloué son succès, surtout après avoir parcouru les trente premières pages de plusieurs de ses romans. J'y voyais une injustice. Je ne remercierai jamais assez un certain Altervorace qui, le 3 février 2012, terminait par ces mots une critique de L'homme qui voulait être heureux : « Laurent Gounelle c'est un peu comme si Paulo Coelho avait mangé Oui-Oui et un Bisounours. Franchement, tant de pensées positives enrobées dans du sucre, ça me donne envie de hurler. Ou de tuer des bébés chats ».

Laurent Gounelle n'a pas toujours tort. La grue non plus. D'ailleurs depuis dix jours je n'ai pas ajouté un mot à mon récit. Ce n'est pas parce que je manque de temps ! Pas d'excuse donc. Ou bien si, une seule, la plus terrible : l'angoisse de la médiocrité. En toute chose je n'admire que l'excellence. Imagine-t-on le regard que je porte sur moi-même ? Où est la gloire ? Où se cache la perfection ? Toucherai-je un jour au sublime ? Jacques Brel vient à mon secours : « si par malheur un jour on lit Rimbaud et on écoute Debussy ou Ravel, on ne peut plus sérieusement croire qu'une chanson est quelque chose



de joli ». Et d'ajouter pour finir de me convaincre, « le talent c'est avoir l'envie de faire quelque chose ».

La comédie humaine résumée en deux mots : peur et envie. Enfant notre regard se porte vers le sommet de l'arbre. Ses branches, ses feuilles nous appellent. Grimper ou pas ? Il nous offre sa force, il nous tend ses fruits<sup>3</sup>. Seule la trouille nous empêche de monter. Quel est le risque ? Tomber ? Et alors !

Un regard vers la grue. Va-t-elle me laisser tranquille ?

---

<sup>3</sup> Voir le très joli conte de Shel Silverstein, *l'Arbre généreux* paru en 1964

27 mars 2020

Chronique expresse. Le temps presse. Ce matin je suis retourné travailler muni du justificatif de déplacement professionnel ad hoc. La sensation de temps disponible m'a fait tourner la tête. La réalité est tout autre. D'après les études de psychologues sur le confinement, c'est tout à fait normal. Ça serait même bénéfique<sup>4</sup>. Je serais dans une phase d'auto-actualisation, prenant un peu d'avance par rapport à l'évolution de la pandémie. On me conseille d'en profiter pour accélérer des changements dans mon style de vie et mon travail. C'est pourquoi je suis retourné à mon bureau.

Le confinement, via le recul et le nouveau mode de vie imposé, modifie mon approche de l'existence. Je prends conscience que ce qui me semblait impossible hier, n'attend que moi pour se réaliser à condition de changer la manière de faire et de gérer le temps. A titre d'exemple, cela fait des mois que je ne réussis pas à adopter un régime me permettant de perdre du poids. J'ai pourtant tout lu sur l'index glycémique, acheté des livres de recettes, établi des listes de

---

<sup>4</sup> Phase de survie, caractérisée par l'anxiété et la perte de repères. Ensuite, on entre dans une phase de sécurité où l'on s'habitue aux nouvelles routines. La prise de conscience suit, avec une meilleure gestion des émotions et du temps. Vient ensuite l'acceptation, où l'on retrouve un sentiment de contrôle. Enfin, l'auto-actualisation permet de consolider et améliorer les changements. L'adaptation à ces étapes est progressive et peut varier d'une personne à l'autre.

courses avec les produits phare. Depuis 10 jours j'ai perdu 2 kg. Plus de café, plus d'alcool, plus de viennoiseries à 16 heures, plus rien à grignoter à part des pommes. Je n'ai plus pensé à mon poids, j'ai vécu avec ce que j'avais. Bingo ! Principe de réalité.

La réalité je me la prends en pleine face : dans 10, 20, 30 jours il va falloir reprendre une activité normale. Ça va être le *struggle for life*. Il n'y a pas que le coronavirus qui tue les plus faibles, c'est la spécialité de notre société moderne. La France a un taux de suicide de 12,3 pour 100 000. Nous sommes 67 millions, le calcul est simple : 8 241 morts par an. Le nombre de décès liés au Covid 19 semble tout d'un coup relatif. Bien entendu le bilan épidémiologique sera lourd, très lourd mais en partie invisible.

J'ai traversé peu après 9 heures un centre-ville presque désert. Deux personnes attendaient sur le trottoir, qui jouxte la boucherie Massé, éloignées d'au moins deux mètres l'une de l'autre. A l'intérieur le boucher portait le masque de rigueur pour servir une cliente. Scène un brin surréaliste à laquelle nous nous habituerons. Du monde aussi au tabac presse place Henry IV. Rien n'arrête les fumeurs, pas même les nouvelles alarmantes qui les placent comme victimes favorites du SARS-CoV-2. Croisé deux trois passants rue de la Monnaie avant d'arriver au *bureau*. Quelques urgences à régler avant de jeter un regard plus général : « et maintenant que faut-il faire ? »

Une seule certitude : l'épidémie va prendre fin un jour. A cet instant il faudra être prêt pour avoir une chance de naviguer, au propre comme au figuré. Etre prêt c'est d'abord rester en bonne santé, continuer à appliquer les gestes barrière et limiter les liens sociaux. Ensuite c'est mettre en place un vrai plan de bataille pour que mon activité économique reprenne vite et le plus tôt possible. Je gère des commerces de détail dans le secteur du prêt-à-porter. Au delà des soucis comptables et de trésorerie, il est vital de prévoir une relance rapide de l'activité. Rassurer les clientes sera nécessaire.

Déjeuner rapide. Deux minutes chrono au micro-onde pour réchauffer un hachis parmentier qui rappelle la conquête spatiale. Ni bon, ni mauvais : efficace. On songera à se taper un bon gueuleton en terrasse quand ça sera à nouveau autorisé. Dommage, il fait si beau ce midi. Je l'imagine déjà le mois de mai 2020 pluvieux en Bretagne.

Lavage de mains et tasse de thé avant de réattaquer. Saveur jardin du Luxembourg des frères Dammann. Clin d'œil à Nerval ? Deux petits pots de confiture, framboise et orange marmelade, trainent sur une étagère, ceux-là même servis avec le petit déjeuner continental de nombreux hôtels. Heureuse découverte ! Un passage éclair à la

boulangerie et voilà déjà un projet de chouette brunch ce week-end avec oeufs brouillés en prime. A chacun ses petits plaisirs.

Songeur, je regarde par la fenêtre. Une dame âgée traverse la place avec un chariot à roulettes. Elle réajuste un masque qui cache une partie de son visage. Encore une qui n'a rien compris. Déficit d'explication. Etonnant tout de même de croiser des particuliers masqués : où les trouvent-ils ces fameux masques ? Priorité aux soignants, non ? Peut-être me reste-t-il une boîte de masques périmés dans la cave ? Je m'en servais pendant des travaux de ponçage de murs. Le plâtre et l'enduit se répandaient en une poussière tenace. Seraient-ils utiles ? Penser à aller voir en rentrant.

C'est étrange, tout de même, de se retrouver seul ici. Tout est étrange. La raison oscille entre espoirs et craintes post-apocalyptiques. Le téléphone ne sonne plus. Aucun message sur le répondeur. Tout s'est arrêté. J'ai allumé une lampe de bureau pour apporter un peu de continuité. Je sais que je vais devoir travailler avec cette interrogation lancinante qui obscurcit mes pensées et me réveille au milieu de la nuit : et après ?

## **Vous souhaitez lire la suite ?**

Le livre sera disponible en librairies à partir du 20 janvier 2025. Il est disponible en précommande. Dedicacé évidemment !

**[Cliquez-ici pour précommander](#)**